*La famille, les femmes et le quotidien (XIV^e-XVIII^e siècle).
Textes offerts à Christiane Klapisch-Zuber, Rassemblés
par Isabelle CHABOT, Jérôme HAYEZ et Didier LETT*

Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, 463 p.

Daniela Lombardi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9535>

DOI : 10.4000/clio.9535

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2009

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Daniela Lombardi, « *La famille, les femmes et le quotidien (XIV^e-XVIII^e siècle). Textes offerts à Christiane Klapisch-Zuber, Rassemblés par Isabelle CHABOT, Jérôme HAYEZ et Didier LETT* », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 30 | 2009, mis en ligne le 24 mars 2010, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9535> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9535>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

La famille, les femmes et le quotidien (XIV^e-XVIII^e siècle). Textes offerts à Christiane Klapisch-Zuber, Rassemblés par Isabelle CHABOT, Jérôme HAYEZ et Didier LETT

Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, 463 p.

Daniela Lombardi

RÉFÉRENCE

La famille, les femmes et le quotidien (XIV^e-XVIII^e siècle). Textes offerts à Christiane Klapisch-Zuber, Rassemblés par Isabelle CHABOT, Jérôme HAYEZ et Didier LETT, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, 463 p.

- 1 Cet hommage à Christiane Klapisch-Zuber est mené à plusieurs voix. Mais les éditeurs ont le mérite d'avoir conféré une ligne originale à ce recueil d'essais en convainquant C. K.-Z. d'y publier un texte présenté au congrès annuel de la Renaissance Society of America qui s'était tenu à Florence en mars 2000, texte déjà publié en italien dans la revue *Genesis. Rivista della Società italiana delle Storie* en 2002. Le présent volume s'ouvre donc, d'une façon plutôt inhabituelle, par les mots mêmes de C. K.-Z. qui, avec la « discrétion » – un mot qui revient fréquemment sous la plume des contributeurs – qui lui est propre, retrace son itinéraire intellectuel entre les années 1960 et 1990 : depuis ses amours de jeunesse pour l'histoire de l'art italien à son engagement politique dans la guerre de libération algérienne, de son intérêt pour l'histoire quantitative à celui pour la démarche anthropologique, et enfin à son implication dans l'histoire des femmes, qui lui offrait la possibilité d'« inverser le regard et [d']adopter le point de vue perspectif des femmes » (p. 26). Un parcours qui n'est certainement pas

terminé. Car, en même temps que ce volume, a été publié sous le titre *Retour à la cité. Les magnats de Florence, 1340-1440* (Paris, Éd. de l'EHESS, 2006) le fruit d'une recherche menée au long de deux décennies sur les procédures d'exclusion, politique et sociale, d'un groupe de familles appartenant à l'élite florentine, les *magnati* – travail qui visait d'abord à saisir les solidarités familiales chez ces derniers et qui a pu montrer comment ils ont servi de banc d'essai à des contrôles étatiques de la parenté bien plus larges¹.

- 2 Sans doute la passion pour les images relie-t-elle les nombreux intérêts historiographiques qui témoignent de la richesse de la formation scientifique de notre auteur. Des images provenant pour la plupart de la Florence de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance, mais pas seulement : il suffit de rappeler l'enquête originale sur les arbres généalogiques, étudiés dans le temps long et à l'échelle de l'Europe. Les images accompagnent et éclairent des analyses portant sur les conceptions de la parenté, les rituels familiaux – nuptiaux en particulier –, les jeux enfantins, l'éducation des jeunes, etc. Des thèmes de recherche nouveaux et des sources iconographiques ou écrites jamais explorées ont permis à C. K.-Z. de combiner des approches historiographiques variées, de lier l'étude de l'imaginaire collectif au goût du détail, les tableaux d'ensemble aux cas particuliers, de révéler sa conviction que « la généralisation n'est licite et intéressante qu'à partir des situations particulières étudiées dans toute leur épaisseur » (p. 26). C'est ainsi que l'attirance pour les grands nombres et les méthodes statistiques à l'origine de l'important travail sur le catasto florentin de 1427 mené de concert avec David Herlihy et paru en 1978 n'a pas empêché C. K.-Z. de s'interroger sur la construction de l'identité individuelle et sur les rapports entre les sexes, en partant des « écarts », des « trous », des « menus faits qui semblent rebelles aux généralisations » (p. 22) apparaissant dans un tout autre type de source, les *ricordanze* ou « livres de famille » des marchands florentins.
- 3 La seconde partie du volume, intitulée *Témoignages*, rassemble les textes de quelques-uns des nombreux amis et collègues avec qui C. K.-Z. a collaboré dans des projets de recherche, des séminaires et des rencontres : Jacques Le Goff, André Burguière et Françoise Zonabend, Francis William Kent, Julius Kirshner, Giulia Calvi, Maurizio Bettini. La sélection a certainement été ardue pour tenir compte des divers milieux disciplinaires et aires géographiques. J. Kirshner et G. Calvi soulignent comment aux États-Unis et en Italie C. K.-Z. est surtout considérée comme une historienne des femmes, alors qu'en France elle est avant tout connue et appréciée pour ses recherches pionnières en démographie et anthropologie historiques. Son recueil d'articles *La maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, traduit en plusieurs langues sous des titres variés, a connu un très grand succès en tant qu'ouvrage d'histoire des femmes. En Italie, en particulier, Giulia Calvi remarque que ces essais ont introduit des thèmes jusqu'alors absents de la recherche historique, comme le mariage, le système dotal, le service domestique, la maternité et le veuvage (p. 90). Si sur la famille d'ancien régime, C. K.-Z. a apporté une contribution fondamentale à la recherche, c'est que son mérite principal, selon F.W. Kent, a été d'échapper à la préoccupation dominante des années 1970, obsédées par la dimension des ménages, et d'avoir reporté l'attention vers les relations de parenté extérieures au ménage et les liens de la parenté spirituelle jusqu'alors totalement ignorés (p. 74-75).
- 4 La troisième partie comporte les contributions de quelques-uns de ses nombreux élèves, qui ont participé à ses séminaires de l'EHESS dans les deux dernières décennies du siècle. Ici encore, les responsables du volume ont dû se livrer à une sélection

drastique. Parmi les thèmes de recherches affrontés par C. K.-Z., ils en ont privilégié quatre qui donnent leur titre à autant de chapitres : « Les âges de la vie », « La place des femmes », « L'alliance », « Instants de convivialité ». On y retrouve des thèmes chers à C. K.-Z., comme l'enfance et l'éducation (Danièle Alexandre-Bidon, Myriam Greilsammer), les relations de couple (Odile Redon, Alessandro Stella, Didier Lett, Jérôme Hayez), les rituels matrimoniaux (Delphine Lesbros, Roni Weinstein), le veuvage (Cécile Béghin, Karen Meyer-Roux), le travail féminin (Anna Bellavitis), le système dotal et la succession des biens féminins (Isabelle Chabot, Jean-François Chauvard, Danielle Courtemanche), la convivialité (Didier Boisseuil, Valérie Boudier).

- 5 Mais c'est sur une question plus générale, affrontée par plusieurs de ces essais, que je voudrais attirer l'attention. Certains historiens et historiennes, en particulier aux États-Unis, ont reproché à C. K.-Z. son tableau trop pessimiste de la condition des femmes ; en d'autres mots, d'avoir négligé l'initiative individuelle, l'*agency*, et la subjectivité féminines en privilégiant une image de marginalité et d'exclusion imposée par les hommes florentins à leurs femmes. On s'est demandé s'il s'agissait d'un problème de sources (les *ricordanze* étant écrites par les hommes dans l'intention d'exalter et perpétuer le système patrilineaire) ou d'une spécificité florentine qui ne semblait pas se retrouver, par exemple, dans la société vénitienne (renvoyons ici aux travaux de Stanley Chojnacki). De fait, les normes juridiques florentines à la différence des vénitiennes tendent de façon rigide à la conservation des lignages masculins, en excluant les femmes de l'accès aux héritages. Toutefois, comme le montre Isabelle Chabot dans un essai entièrement consacré à la comparaison entre Florence et Venise, mettre l'accent sur les structures juridiques de la famille florentine ne signifie pas qu'on ne tient pas compte des situations imprévues, des dysfonctionnements, de ces « écarts » que C. K.-Z. a constamment cherché à identifier dans la documentation florentine. Du reste, la capacité des femmes à manipuler les règles de droit, à agir de leur propre initiative – par exemple en exprimant leurs volontés par voie testamentaire – ne jouait pas toujours à leur avantage. En procédant à une autre lecture des testaments vénitiens, on découvre, selon I. Chabot, que les femmes testaient non pas en faveur de leurs descendants de sexe féminin, mais bien de ceux de sexe masculin lorsque des règles successorales excessivement égalitaires les désavantageaient (p. 271-276). Aussi les femmes de Florence, justement parce qu'elles étaient les « hôtes passagers des *case* » (c.-à-d. des lignages), selon l'heureuse expression de C. K.-Z., jouaient-elles assurément un rôle essentiel dans la construction des liens de parenté bien au-delà des agnats ; mais lorsqu'il s'agissait de transmettre des biens, leur adhésion au système de succession agnatique était quasiment inévitable.
- 6 Il faut aussi rappeler que le point de départ des recherches de C. K.-Z., comme elle le dit elle-même dans son essai d'ouverture, ici encore a été un « écart » : celui entre la richesse des images représentant les Florentines de la Renaissance et la marginalité de leur condition dans le droit, l'économie et la société de leur temps. L'attention portée à ce paradoxe a probablement influé sur le pessimisme de son jugement (p. 24). Peut-être sa discrétion personnelle a-t-elle empêché ses critiques de voir clairement ce point et c'est pourquoi l'essai initial est éclairant. Pour conclure avec André Burguière qui retrace avec justesse la personnalité scientifique et humaine de C. K.-Z., « ce qui m'impressionne toujours beaucoup dans ses textes, c'est qu'ils sont extrêmement bien pensés, qu'ils apportent énormément par leur rigueur conceptuelle, mais sans en faire exhibition. Il faut la lire à travers les lignes. Est-ce une écriture féminine ? Peut-être...

En tout cas, cette discrétion, qui parvient néanmoins à un grand raffinement intellectuel, correspond bien au tempérament de Christiane » (p. 68).

NOTES

1. La traduction italienne d'Isabelle Chabot et Paolo Pirillo est parue en 2009 chez l'éditeur romain Viella sous le titre *Ritorno alla politica. I magnati fiorentini, 1340-1440*.